

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE RÉDACTION
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendusQuatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano. — En Corée. — Sur le théâtre de la guerre russo-japonaise; notes de notre correspondant particulier. — Notes scientifiques. — Souvenir filial, par F. Coppée. — Deux fois brave. — Archéologie. — Poésie: Les branches, par la Duchesse de Rohan. — Touffe de myosotis, par C. Mendès. — Choses vraies (avec gravures). — Poésie: M. Printemps, par J. Richepin. — Propos d'étiquette. — Pour nos lectrices. — Page des enfants. — Récréation en famille. — Pages humoristiques.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Marche turque, par W. A. Mozart. — Piano et violon: Fabliau, par G. Paulin.

FEUILLETONS. — Les larmes de l'innocence. — Histoire de Napoléon 1er.

GRAVURES. — Type vénitien. — Portraits: Marchand et l'amiral Skrydloff. — Vue de Dalny. — La croix rouge à Port-Arthur. — Envoi de notre correspondant: Enfants coréens; M. Dufresne causant avec une Coréenne; Les correspondants du "Daily Mail" et de la "Presse associée". — Magasin coréen à Séoul. — Naples, la ville, le golfe et le Vésuve. — L'impératrice de Corée. — Le Pausilippe. — Cuisinière et blanchisseuse japonaises. — Danseuses coréennes. — La catastrophe de Port-Arthur. — Bandits Mandchoux. — David et Goliath. — Coiffures nouvelles. — Dessins humoristiques. — Concours. — Couverture en couleur.

ECHOS DE PARTOUT

La nature humaine est ainsi faite, qu'à la longue elle se lasse à peu près de tout. La guerre d'Extrême-Orient, qui, jusqu'à ce jour flattait les appétits de la curiosité publique, commence à nous porter sur les nerfs. Résultat qui est dû en grande partie, tant à la censure qu'à la profusion de dépêches volontairement prolixes ou laconiques.

Progressivement, le grand drame qui se joue là-bas, perd à nos yeux de son intérêt. Ses acteurs ont beau crier à tue-tête leurs victoires, ou se tenir coi selon le besoin de leur cause, les émotions qu'ils nous procurent s'émoussent. Sans doute, les sentiments constatés au début des hostilités demeurent invariables; mais, notre existence enfiévrée en atténue chaque jour l'expression.

Je laisse donc les forces nipponnes marcher sur Leao-Yang, où les Russes les recevront à leur guise; et, entre-nous, je vous parle d'autre chose.

Ainsi, cette semaine, je vous signale le centenaire de la proclamation du premier empire français. Ce fut en effet le 18 mai 1804 que l'empire fut proclamé en France. Afin de fortifier son pouvoir et d'enlever toute espérance aux factions, le tribunat émit le vœu que Bonaparte fût nommé empereur héréditaire. Carnot seul fut d'un

avis contraire. Ce qui n'empêcha pas le Sénat de proclamer empereur le petit caporal, sous le nom de Napoléon 1er.

Les électeurs français ratifièrent ce sénatus-consulte par 3,572,329 suffrages contre 2,569. La constitution de l'an VIII fut modifiée. L'hérédité fut rétablie au profit de Napoléon, de mâle en mâle, ou de ses deux fils adoptifs. Ses frères et sœurs devinrent princes et princesses, et l'empereur eut une autorité absolue sur sa famille. La liste civile fut fixée à 25 millions, et la dotation de chaque prince à un million.

L'ancien général en chef de l'armée d'Italie était arrivé à ses fins. Dans le domaine temporel, ses victoires lui donnaient le suprême pouvoir. On sait comment il en usa et même en abusa!

Cette revue publiant en ce moment une histoire détaillée de la vie du plus grand capitaine de tous les temps, je glisse sur ce chapitre connu; non toutefois sans attirer l'attention de mes lecteurs sur les pages auxquelles je fais ici allusion, et dont plusieurs sont inédites. J'espère qu'ils éprouveront quelque plaisir à les lire, et je les recommande surtout à mes jeunes amis. Peut-être, quand ils auront achevé de parcourir le récit de la prestigieuse épopée française, seront-ils surpris de la conduite de certains grands officiers et maréchaux, qui devant tout à leur empereur, abandonnèrent sa cause, d'autant plus vite que leurs uniformes étaient plus chamarrés. Il en fut pourtant ainsi, beaucoup d'or, ne servant parfois, qu'à ternir des noms autrement dignes de passer glorieusement à la postérité. Cet enseignement en vaut bien un autre et il mérite considération.

Parlant de l'actualité, le 18 mai est l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté Nicolas II, empereur de toutes les Russies.

En bon courtisan, le général Kouropatkine devrait, ce jour-là, annoncer une brillante victoire à son souverain. Le fera-t-il? C'est à voir. Les Japonais ne sont sans doute pas de cet avis.

Nul ne l'ignore, Bonaparte devenu empereur, voulut s'entourer d'une brillante cour. Il créa une légion de grands dignitaires, leur imposa des uniformes rutilants de la tête aux pieds; et, tandis qu'il demeurait fidèle à sa capote grise, ses aides-de-camp pliaient sous le faix des panaches et des broderies d'or. C'est que le petit Corse avait analysé à fond l'une des faiblesses de son peuple. Par expérience, il savait que le Français adore le galon et les décorations; insignes d'une vanité que son règne exceptionnel justifia parfois. Or, j'ose affirmer que ce petit défaut dût exister de tout temps au sein de notre race. Comme il ne tire pas à conséquence, j'en parle librement et je donne le pourquoi de ma pensée.

Ici, au Canada, où le militarisme n'existe pas, nous ne voyons guère de gens en uniformes tâchant de faire de l'effet sur les masses. Pourtant, ce n'est pas l'amour du panache qui nous manque. Veut-on s'en rendre compte? On n'a qu'à voir défiler nos superbes gardes indépendantes, toutes plus richement vêtues les unes que les autres. Au coin des rues, quand passent nos paisibles compagnies d'officiers, de la foule s'élève des hoquets d'admiration. Quant à nos milices, elles fascinent tout bonnement les badauds, lorsqu'en de savantes manœuvres elles recherchent des alignements problématiques. Il est vrai, beaucoup de tout jeunes gens en font partie, qui n'ont que peu de temps à sacrifier à Bellone; aussi, n'est-ce pas un reproche que je leur fais ici, mais plutôt un compliment.

Eh bien, le prestige du sabre et des plumets est tel chez nous, qu'un échevin dont le nom m'échappe, voudrait, dis-je, que nos "police-men" saluassent les militaires qu'ils rencontrent. Je crois que c'est pousser un peu loin l'amour de l'uniforme barriolé, et nos policiers, pour la plupart hommes d'un certain âge, se-

raient en droit de regimber. Ailleurs, et avec quelque raison, on les nomme sergents de ville. Ce serait donc assez drôle, de voir des sous-officiers ou des assimilés à ce grade, rendre les honneurs à des blancs-becs. Surtout, étant donné que notre police ne relève pas que je sache de l'autorité militaire! Mais aussi, que ne donne-t-on pas de brillants uniformes à nos constables; il se pourrait alors que certains échevins, passant devant eux, se crussent obligés d'y aller d'un gracieux coup de leur huit reflets.

Toutefois, comme de ce temps-ci, le chef de notre force publique débine assez ses subordonnés; ceux-ci, seraient peut-être trop exigeants s'ils aspiraient à tous les honneurs à la fois.

Comme quoi, on ne peut contenter tout le monde et son chef.

* * *

L'engouement du peuple pour tout ce qui tappe l'oeil est si manifeste, que nos voisins spéculent sur ce manque d'esthétique. On ne peut s'empêcher de l'admettre, à voir les immenses affiches polychromes qu'ils collent partout où ils le peuvent; soit pour annoncer la venue de leurs cirques; soit pour donner de la vogue à une pièce de théâtre, qu'ils nous servent à leur façon.

Ah! ces affiches américaines, je les revois en cauchemar. Certes, je ne suis pas un émule du sénateur français Béranger, dont pourtant j'admire la sagesse, bien qu'elle soit parfois outrée; mais franchement, je cherche en vain le côté attrayant des affiches-réclame dont je parle. D'aucunes me paraissent abominablement immorales. Tantôt, ce sont des formes plastiques trop accusées dont on exhibe les proportions gigantesques; tantôt, ce sont des "gentlemen" et des "ladies" faisant un usage de leurs pieds, qui doit rendre leur tête jalouse du procédé. Puis, ce sont des nègres aux lèvres... non, ce ne sont plus des lèvres, c'est la fleur épanouie du bon goût américain qui leur tient lieu d'orifice buccal. Tandis que des artistes malades, dotent les images de ces histrions, d'accouplements baroques et pervers. Oh! ces nègres d'affiches et de scènes canailles, quelle étiquette ils donnent aux amateurs de "coon songs"! Ces derniers, en ont-ils conscience? M'est avis que non.

* * *

Aussi bien, chaque jour le progrès chambardait-il quelques-unes de nos bonnes idées surannées. De plus en plus, les gens qui se réclament d'une ligne de conduite morale, paraissent vieux jeu et font rire. Des audaces insoupçonnées il y a un quart de siècle acquièrent droit de cité, s'imposent, et tout est dit.

Si une chose est respectable en ce monde, c'est à n'en pas douter le culte divin. Sa pratique exige de la part de l'homme un maximum de dignité et de sérieux. Même les idolâtres le savent, et telle tribu qui se livre à un fandango échevelé, après un repas de cannibal, se remet d'aplomb dès qu'il s'agit d'invoquer ses divinités. Ces gens-là ont tort à plusieurs titres, et il est fâcheux qu'ils ignorent les beautés de la science. Ainsi, doivent penser les auditeurs protestants d'une église de Brooklyn; eux, qui dernièrement, se firent servir le prêche d'un ministre quelconque (très renommé) par l'entremise d'un phonographe. Très pratiques, ces messieurs et leurs épouses, le seraient encore plus, (ils doivent avoir des moyens,) si le dimanche, au lit, ils se servaient de l'appareil moderne, afin d'entendre la parole du ministre absent, tout en prenant leur chocolat ou un substantiel beefsteak, accompagné de grillades de pain arrosées de pale ale. Un tel perfectionnement dans l'art d'écouter la bonne parole ne laisserait plus rien à désirer.

Ce que nos pieux habitants riraient d'apprendre cela! Eux, qui risquent parfois leur vie et bravent des tempêtes de neige, pour aller très loin entendre une messe basse, dite par un brave curé de campagne. C'est qu'ils ne sont pas Américains, ceux-là. Tant mieux!

L. d'ORNANO.